8.
Vandermaelen
11e 104
4
33133
Case
FRC
25971

COUP-D'ŒIL SUR PARIS;

SUIVI

DE LA NUIT DU DEUX AU TROIS SEPTEMBRE.

A PARIS,

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

AN IIIe DE LA RÉPUBLIQUE.

THE NEWBERRY
LIBRARY

COUP-D'ŒIL
SUR PARIS.

PARIS, une des plus belles Villes du monde, eſt remarquable par la ſingularité des perſonnages qu'elle renferme, & cependant la plus grande partie de ſes habitants n'a aucune connoiſſance de ce qui ſe paſſe dans cette vaſte cité. Dans tous les tems, il ſeroit à déſirer que l'on connût le mal, & particulierement aujourd'hui, où il faut y apporter un prompt remède.

Cette grande Ville renferme des Spectacles, des Cafés & des Maiſons particulières que beaucoup de Citoyens croyent connoître, & cependant ils sont dans l'erreur ; la police même, qui devroit en être inſtruite, eſt parfaitement dans l'ignorance ſur cet article; & cela, parce qu'on prend pour Adminiſtrateurs

& Agents de cette partie, des hommes qui n'ont aucune idée des ruſes qu'il faut employer pour lutter ſans ceſſe contre le crime. Tel qui eſt bon cordonnier, bon tailleur, ne pourra pas, à coup sûr, être chef de la police de Paris : c'eſt une vérité dont on doit ſe pénétrer, & que l'on n'a pas encore malheureuſement ſentie.

Le Palais de l'Egalité offre un tableau bien frappant de tout ce que peuvent fournir les paſſions humaines. On y voit tour à tour des intriguans, des ariſtocrates de toutes eſpèces, des joueurs, des fabricateurs de faux aſſignats, des filoux, des filles publiques, en un mot tout ce qu'il y a de plus nuiſible à la ſociété, ſe trouve raſſemblé dans ce malheureux Palais. L'honnête & paiſible Citoyen que la curioſité y amène, ne ſe doute pas de choſes auſſi extraordinaires; cependant elles exiſtent. Aux Cafés de Valois & de Foi, ſont des raſſemblements d'ariſtocrates qui ſe chuchotent à l'oreille, qui tournent en ridicule les plus belles opérations du gouvernement, & qui ſe plaiſent à répandre les nouvelles les plus fauſſes. Il y a beaucoup d'émigrés & d'étrangers qui ont ſu ſe ſouſtraire par adreſſe

à la vengeance des loix. Ces meſſieurs ſont très-lians, s'informent de tout, & prétendent que leur avis doit paſſer comme un décret. Aux Cafés de Chartres & de la Rotonde, eſt une autre eſpèce d'hommes, ce ſont des faiſeurs d'affaires; ces fripons, qui roulent les jeux & autres endroits de débauche, tâchent de s'accoſter de jeunes gens que le libertinage y a amenés, les ſondent ſur leur fortune ou celle de leurs parents; & après leur avoir peint le vice ſous des couleurs attrayantes, ils finiſſent par leur offrir leurs ſervices. Ces jeunes étourdis, novices encore dans l'art de tromper, apprennent ſous de tels maîtres la manière de ſe ruiner & d'eſcroquer en peu de tems. On fait des lettres de change qui ne rapportent qu'un quart, vû que les négociateurs perfides, par les mains deſquelles elles paſſent, ont tous part au gâteau; l'époque du payement arrive, on le manque, & ce premier pas une fois fait, l'honnête Citoyen qu'on auroit pû être, on devient un grand fripon. Il y a auſſi dans ces Cafés, des fabricateurs de faux aſſignats & des voleurs; les premiers mettent une ligne de démarcation entre eux & ces derniers & font bande à part; ce ſont ordinairement de jeunes libertins ou des graveurs, ils ſe commu-

niquent les découvertes qu'ils ont faites & la manière dont ils doivent mètre en émiſſion, pour tromper la ſurveillance qu'on pourroit avoir ſur eux ; quelquefois ils ſe parlent en *argot* pour ne pas être entendus, & ſortent avec la réſolution de ruiner leur pays. L'un porte les faux aſſignats, & l'autre n'en eſt chargé que d'un ſeul, afin que s'il eſt attrappé en les paſſant, la loi ne puiſſe jamais le frapper ; lorſqu'il a réuſſi, ſon camarade lui en remet un autre : ainſi de ſuite. C'eſt chez les épiciers où il s'en paſſe le plus ; il ſeroit à déſirer qu'il y eût à la recherche de ces coquins, des hommes qui entendiſſent l'*argot*, & qui fuſſent aſſez fins pour prévenir les maux qu'ils peuvent cauſer.

Les chefs de cette partie eſſentielle, ſont malheureuſement ſans connoiſſance auſſi bien que leurs agents, l'intrigue ſeule les a placés, l'intrigue ſeule les dirige, & il faut que la France apprenne de ma bouche une grande vérité, c'eſt que nos ennemis veulent faire la contre-révolution par les faux aſſignats. Du côté de la Suiſſe & du Mont-Blanc, on en introduit par millions, on les jette même par paquets dans les auberges, & dans quelques endroits on refuſe les bons en payements de peur d'en recevoir de mauvais ; la plus grande partie vient

de Londres ; c'eſt là où le crime eſt ſoutenu & où l'on prépare les maux qui vont déchirer la République. Ce ſont des vérités bien terribles à dire ; mais loin de moi la politique, on n'en doit pas garder lorſqu'il s'agit de ſauver ſon pays. Je ſai que ſi j'euſſe eu le courage de les dire il y a quelques temps, ma tête ſeroit tombé, mais ſous le regne des loix qu'ai-je à craindre ? rien, je crois même que je mériterai l'eſtime de mes concitoyens qui jugeront mon cœur ; il a toujours été pur.

De tous côtés on cherche à diſcréditer les aſſignats ; le gouvernement qui avoit d'abord ſévi avec raiſon contre les marchands d'argent, eſt dans ce moment-ci dans une eſpèce de léthargie ſur leur compte ; on en vend publiquement, & on diroit volontiers qu'ils ſont ſoutenus.

Quand aux voleurs, leur nombre s'accroît tous les jours avec leur audace, des vols immenſes ſe font & mêmes des aſſaſſinats ; je dirai plus, des complots ſe forment, & ſi l'on n'y prend garde, à dix heures du ſoir on ne ſera pas en ſûreté dans les rues de Paris. Sous différens coſtumes ces ſcélérats s'inſinuent dans les maiſons, y prennent des ren-

seignemens & se rendent ensuite à leur rendez-vous, où ils se font part des vols qu'ils préméditent; ils recommandent à celui qui doit entrer le premier, en cas d'enfoncement de porte, de ne pas s'occuper de minuties, comme du linge & autres effets, mais bien aux bijoux, argenterie & objets de valeur: car, disent-ils entre eux, il faut laisser cela aux *petits paigres* (1). Ils n'oublient pas de faire les menaces les plus fortes à celui qui seroit assez lâche pour *manger le morceau* (2). Ces citoyens actifs se mêlent aussi du soulevement des porte-feuilles qu'ils nomment *lucs*, & pour cela ils vont aux portes des Spectacles où ils font foule; le plus adroit est en avant, suivi de ses aides de camp; il va tâtant les victimes qu'il veut immoler; & lorsqu'il trouve un *luc* qui a suffisamment d'embonpoint, & qu'il croit aisé d'escamoter, il le saisit & le passe adroitement à celui qui est derrière lui, afin qu'étant par hazard arrêté, on ne puisse pas le convaincre du délit; & dans ce cas, il y en a même qui poussent l'audace jusqu'à faire arrêter le malheureux plaignant

(1) Petits Voleurs.

(2) Découvrir le larcin.

qui eſt bienheureux s'il s'en retire pour des excuſes. Cette canaille ſe trouve dans preſque toutes les fêtes publiques, même à la guillotine, & j'ai remarqué que lorſqu'un condamné alloit à la mort, c'étoit très-ſouvent un filou qui l'injurioit pour fixer l'attention des ſpectateurs, pendant que lui ou ſes aſſociés les dévaliſoient. Ils ont des endroits qu'ils nomment *tapis francs*, où ils partagent le fruit de leurs travaux; ils ont auſſi des recéleurs, tels que Juifs, Orfevres & préteurs ſur gage, qui leur achettent à vil prix les vols qu'ils ont faits, & les change ſur-le-champ de nature.

Le Palais Egalité eſt rempli de filles publiques; ces coquines ſont très-fines & très-adroites, elles joignent à cela un air roué qui a fait tomber plus d'un Citoyen des départements, dans leurs filets; le pariſien même, quoique habitué à leurs regards pernicieux, s'y eſt ſouvent laiſſé aller. Elles partagent le fruit de leurs débauches avec leurs amants, qui ſont pour la plupart des coëffeurs, joueurs ou voleurs; ils ſont très-complaiſants, ſouvent ils ſont cachés dans une armoire, pendant que leur chère moitié s'occupe d'objets charnels; quelquefois ils ſont diſpoſés à recevoir

le porte-feuille que ſa belle main a ſoulevé avec adreſſe au libertin ſéduit par ſes charmes.

Depuis l'heureuſe révolution, qui abolit les maîtriſes, pluſieurs de ces femmes ont profités des bienfaits de la loi, & ſe ſont miſes dans des boutiques où elles étalent aux yeux des paſſants, quelques livres de poudre & beaucoup de pots vuides; à l'entre-ſol elles ont un magazin mieux aſſorti.

Il y a encore quelques maiſons de jeu, malgré la ſurveillance, mais ce ſont des maiſons particulières; on y eſt introduit par des eſcrocs qui s'attachent à avoir votre confiance pour mieux vous tromper. La maîtreſſe de la maiſon accable le nouveau venu d'honnêtetés, ſoupé, bal, tout lui eſt offert, pourvu qu'on lui ſache de l'argent: on ne néglige rien pour avoir ſa bourſe, après quoi la porte lui eſt fermée. Les déeſſes de ces tripots ſe promènent ordinairement à l'heure du diné dans la grande allée; là, avec un œil agaçant, un ſourir malin, elles invitent les pontes qui leurs ſont notés comme bons, à accepter leur ſoupe; elles leur vantent beaucoup la bonne compagnie & les plaiſirs de toute eſpèce que l'on goûte chez elles.

Il y a auſſi des jeux de billards où l'on croit entrer pour jouer une poule, mais il y a une chambre de derrière où l'on vous invite de paſſer, & où ſe trouvent beaucoup d'eſcrocs qui jouent des jeux de hazard défendus par la loi, tels que biribi, trente & un, & autres auſſi attrayants que dangereux.

Dans le Palais Egalité, ainſi que dans Paris, ſe trouvent des ventes à qui on a donné le nom d'encans républicains, & où l'on vous vole républicainement; dans l'eſpérance d'un bon-marché, l'honnête paſſant qui ne connoit pas le piège qu'on lui tend, ſe laiſſe tromper. On expoſe à ces ſortes de ventes, le rebut de toutes les marchandiſes, ſur-tout ſur les articles de ſoyeries; l'entrepreneur a ſoin d'avoir à ſa ſolde des individus qui pouſſent les marchandiſes très-haut, & qui les laiſſent adjuger adroitement à celui qui a la ſottiſe d'enchérir ſur eux. On a toujours, dans ces endroits, un bon aboyeur, car c'eſt aux accens de ſa voix que ſe rendent les dupes.

Dans une des cours du Palais, dite des Fontaines, ſont des cabriolets de louage que nos jeunes freluquets appellent wiskis, phaétons. Ces ſortes de voitures ſe louent à l'heure ou

à la journée; ce ſont preſque toujours des filles ou des filous qui s'en ſervent; auſſi les loueurs qui s'y connoiſſent, ont-ils un œil bien vigilant, & font même quelquefois payer d'avance, lorſqu'ils n'ont pas une haute idée de la pratique.

Dans une des allées du Jardin oppoſée à celle fréquentée par le Public, ſe préſente à la brune un autre tableau; ce ſont des Nobles ou prêtres, qui s'y promènent de long en large. Là, ſéducteurs, hypocrites, ils acoſtent les jeunes gens que le hazard ou une intention criminelle y a amenés; & après leur avoir offerts des ſervices pécuniaires, leur font des propoſitions que la délicateſſe ne permet pas de nommer. On voit la même choſe au jardin des Tuileries. Il y a dans Paris quelques maiſons particulières qui ſervent aux débauches ſcandaleuſes de ces monſtres qui déshonorent l'eſpèce humaine. Ils ſont cependant plus rares depuis l'émigration.

Dans la grande allée la plus fréquentée, ſe rend le ſoir un grand concours de monde; les filles publiques y jouent le premier rôle, ainſi que différents mauvais ſujets, qui, ſous le titre de Patriotes & de Marſeillois, inſultent

les honnêtes gens que la curioſité y a amenés. Avant le 9 Thermidor on voyoit pluſieurs de ces bandits avec un gros bâton ou un ſabre à la main, un bonnet rouge ſur la tête, & tous chamarrés de petits bonnets & de diplomes, qu'ils portoient à la boutonnière comme les marchands d'orviétan. L'aſſaſſin de la ci devant princeſſe Lamballe, étoit un des chefs; mais il n'étoit pas comme ces charlatans qui prétendent que ces eſpèces de ſaints-ſuaires ont touchés à ſaint Hubert & préſervent de la rage; au contraire il diſoit qu'il étoit enragés démocrate, & que ceux qui en porteroient, ſeroient enragés comme lui; il rappeloit à ſes chers compagnons la gloire dont il s'étoit couvert à la nuit du 2 au 3 Septembre.

Tout trembloit devant cette bande; les jeunes gens fuyaient, les femmes honnêtes étoient inſultées, & les coquines ſouſcrivoient forcément à leurs déſirs lubriques. On voyoit auſſi beaucoup de filoux & de joueurs aſſis ſur une chaiſe, ſuivre de l'œil le commerce nocturne des filles avec leſquelles ils vivoient; & lorſque ces malheureuſes s'amuſoient à rire avec des jeunes gens, ceux-ci ſe levoient bruſquement, les abordoient; & en les avertiſſant

qu'il n'y avoit pas à souper à la maison, les prévenoient aussi qu'ils n'étoient pas d'humeur de s'en passer.

Tel est le tableau racourci du Palais de l'Egalité, qui est l'endroit le plus fréquenté de la Capitale, & qui en seroit le plus agréable, si on y maintenoit une bonne police.

Il y a à Paris plusieurs clubs ; le plus fameux est celui des Jacobins, dont les séances viennent d'être suspendues par ordre des Comités de la Convention. En mettant la partialité de côté, on ne peut pas se dissimuler que cette société a rendu de grands services à la cause de la liberté; mais des hommes de sang, des intrigants ont empoisonnés ses principes & l'ont fait voir d'un mauvais œil aux amis de l'ordre. Ses arrêtés étoient influencés par les tribunes, qui étoient presque toujours composées de femelles oisives qui abandonnoient les soins de leurs ménages pour venir caqueter & même cabaler contre les bons Patriotes qui leurs étoient notés par les Anarchistes. Ces femmes passoient la matinée à influencer le Tribunal Révolutionnaire, l'après-midi, elles insultoient au malheur des victimes que la tyrannie conduisoit à l'échafaud, &

le soir elles couronnoient leur hauts faits en se rendant aux Jacobins.

Il semble que le sort du peuple, cette portion bien précieuse de la société, soit fait pour tomber d'une erreur dans une autre. Dans l'ancien régime, lorsqu'un Faquin passoit sur le Pont-Neuf, tous les Décroteurs crioient, à l'envie l'un de l'autre : « Décroter-là, Monsieur le Chevalier, Monsieur le Marquis? » Actuellement ils y ont substitués les noms de Capitaine, de Général; aux portes des Spectacles, on voit à peu près la même chose; les Crieurs de journaux se prêtent aussi à tout ce qui arrive dans le thermomètre politique; tantôt ils crient, à gorge déployée, les grandes motions faites aux Jacobins, & le fameux complot dévoilé. Survient-il un changement, ils crient avec la même gaîté leur chûte précipitée. Dans le monde, tel qui se flattoit d'être Jacobin dans l'ame, & qui en portoit le masque extérieur sur la tête, a jeté tout à la fois le bonnet & le diplôme dans le feu.

Il y a une chose terrible dans notre révolution, c'est qu'à peine un parti est-il anéanti, que d'autres lui succèdent : sous des dehors trompeurs ils en imposent au Peuple, qu'il

eſt malheureuſement facile d'induire en erreur; ils ſe déchaînent contre ceux dont les crimes ſont connus; les grands mots de Patrie, de Bien-public ſont dans leur bouche; mais l'égoïſme eſt dans leur cœur. Couverts de crimes, ils prétendent dévoiler ceux des autres, & cela pour faire illuſion, & éloigner de leur propre compte l'attention du public. Semblables aux voleurs, ils craignent la lumière.

Le Peuple eſt ſuſceptible de toutes les impulſions. Lui préſente-t-on des exemples de vertu, il y applaudit & les ſuit; au contraire, ſi, ſous le maſque du patriotiſme, on lui inſpire la férocité, il devient inhumain.

Il y a un nombre conſidérable de Spectacles, ce qui devient très-dangereux pour la Scène, vu que les talens ſont diſperſés par la cupidité des Acteurs, qui s'engagent aux Théâtres où on leur donne le plus: la Police ne ſurveille pas aſſez ces ſortes d'établiſſemens, qui cependant influencent beaucoup l'opinion publique. Dans preſque tous il y a des loges grillées; c'eſt dans ces endroits que vont habituellement les gens ſuſpects, qui veulent tout voir, mais qui redoutent d'être vus. Les Théâtres les plus ſuivis, ſont l'Opéra-Comique, la

République,

République, celui de la rue Feydeau & le Théâtre-François, à préſent de l'Egalité ; c'eſt à ce dernier où ſont réunis les plus grands talens ; auſſi quand la Rive ou Contat jouent, y a-t-il une grande affluence de monde. Les autres petits Spectacles contribuent plutôt à égarer le Peuple qu'à l'inſtruire ; & il ſeroit bien à déſirer que le Gouvernement, qui protege les talens, s'occupât du ſoin de rendre à la Scène Françoiſe ſon ancien éclat.

Il y a beaucoup de Cafés où vont les oiſifs & les vieux politiques : les plus fréquentés, ſont Procope, rue de l'ancienne comédie ; Manouri, quai de l'Ecole, ci-devant Conti, au Pont-Neuf ; & la Régence, rue Honoré : c'eſt à ce dernier où eſt le rendez-vous de ceux que nous appelons Ariſtocrates ; ils paſſent leur temps à politiquer ou à faire leur partie ; il y en a parmi eux qui ſont très-crocs, & qui en ont réduit plus d'un à la ſimple bavaroiſe pour le ſoupé.

Il y a auſſi un grand nombre de Charlatans, qui ont l'impudence de ſe qualifier de Médecins, & qui font diſtribuer leurs adreſſes ſur le Pont Neuf : après avoir fait un pompeux éloge de leurs eaux ou de leur élixir, ils in-

invitent les Citoyens à leur accorder la confiance. Avant la révolution, plusieurs de ces individus ont fait leurs cours sur les quais en jouant des gobelets, & en vendant de la pommade pour les cheveux, ou des pierres à détacher. Il y a quelque tems, on voyoit un de ces drôles en cabriolet avec un habit galonné pour mieux en imposer à la multitude; mais depuis qu'on a porté l'or & l'argent à la monnoie, il a cru prudent de se retirer, de peur que le peuple, mécontent, ne saisît l'homme & l'habit.

Les filles publiques, à qui Chaumette avoit fait la chasse, continuent leur commerce, mais avec moins de scandale: celles du haut parage vont au Théâtre du Vaudeville où elles tâchent de mettre leurs charmes à profit; il y en a qui sont conduites par des Mamans qui ont l'œil à ce qu'elles ne perdent pas leur tems; les autres restent dans des maisons qui sont des espèces de Sérails; c'est dans ces endroits que vont le plus ordinairement les vieux libertins qui ont une réputation à ménager: là, ils voyent la brune & la blonde toujours prêtes à faire un sacrifice à l'amour, & cela par les doux charmes du porte-feuille. Les rues où

demeurent les plus jolies & celles du meilleur ton, ſont les rues Honoré, de la Loi, S. Marc & neuve de l'Egalité.

Rue Jean-Saint Denis, ſont des Auberges preſque toujours garnies de vagabonds ſans domicile, ou de libertins qui, s'étant atardés, couchent avec des coquines de la plus baſſe claſſe. Il faudroit avoir une ſurveillance particulière ſur ces repaires de brigands.

Il y a pluſieurs Cafés & Tabagies où ſe raſſemblent les Voleurs qui infectent la Capitale; les plus fréquentés ſont ſur les Boulevarts; c'eſt là où ils font les complots qu'ils exécutent dans la journée. Ils ſe trouvent toujours aux Spectacles où ſe donnent les meilleures pieces, parce qu'il y a plus de monde; ils vont auſſi au Tribunal Révolutionnaire & à la Convention, où ils ont dévaliſés beaucoup de Citoyens.

Les Priſons de Paris ſont généralement toutes mal ſaines, ſur-tout les Maiſons de Force, les plus grands abus y regnent. On confond un homme, pour batterie, avec les voleurs & les fabricateurs de faux aſſignats. A peine eſt-il arrivé, qu'il faut qu'il paye une prévôté; & s'il n'a pas d'argent, on lui vend ſes habits

pour y satisfaire. Les voleurs demandent au nouveau venu, *s'il est franc* (1), & s'il ne l'est pas, ils le mettent bientot au courant par leurs conseils & leurs exemples. L'objet de la conversation est toujours sur quelques forfaits, c'est à qui aura le mieux escaladé un mur, ou enfoncé une porte; ils se donnent mutuellement des leçons, & parlent avec un certain respect des grands hommes qui se sont distingués dans l'art de voler. Ils forment aussi de vastes projets qu'ils espèrent mettre à exécution à leur sortie. Autrefois ils faisoient des lettres de Jérusalem qu'ils nomment entr'eux *arcasiens*; mais le décret de la Convention qui punit de mort les auteurs de ces lettres, a ralenti leur manière adroite d'escroquer. Beaucoup de Citoyens ont été attrappés, mais ils méritoient cette leçon, puisqu'eux mêmes vouloient être fripons.

Les maisons d'arrêts, pour les gens suspects, sont mieux tenues, mais les concierges sont de petits despotes qui tyrannisent ceux qu'ils ont sous leurs clefs. Le Luxembourg est celle où il y a eu le plus de victimes sous Maxi-

(1) Voleur.

milien; auſſi voit-on ſur les murs de différentes chambres beaucoup d'épitaphes qui ſont aſſez curieuſes, où les malheureux, après avoir peint leur innocence, ſe réſignent à la mort. On y remarque généralement cet amour de la patrie qui ſont les principes éternels d'un François, & qu'ils n'oublioient pas quoique privés de la liberté. Lorſqu'un Priſonnier ſortoit, il étoit reconduit par ſes compagnons d'infortune qui lui donnoient les marques de la plus grande amitié & de la part qu'ils prenoient à ſon bonheur. Quand il en arrivoit un autre, le plus grand ſilence régnoit, fût-il même connu pour un homme de ſang; on ne ſe permettoit pas la moindre inſulte. Ce qu'il y avoit de curieux & qui ne faiſoit pas rire tout le monde, c'étoit la gamelle où tous les rangs étoient confondus, le Porteur d'eau & le Marquis mangeoient à la même table, chacun mettoit la main au plat; & ſi le ci-devant vouloit faire l'inſolent, l'auvergnat le rappeloit *à l'égalité & le mettoit à la raiſon.*

NUIT DU 2 AU 3 SEPT.

Exterminez, grands dieux, de la terre où nous ſommes,
Quiconque avec plaiſir répand le ſang des hommes.

Mahomet. Acte III. Scène VIII.

TOUTE l'Europe a entendu parler de cette trop fameuſe nuit, & les races futures auront peine à croire les horreurs qui s'y ſont commiſes. Depuis long-temps elle étoit méditée par des monſtres avides du ſang de leurs concitoyens. Ces ſcélérats étoient revêtus de la confiance du peuple, Pétion, Manuel, & beaucoup d'autres, en étoient les chefs; ils avoient fait empriſonner pluſieurs perſonnes qui auroient pû nuire à leur ambition. Ils imaginèrent donc de leur en ôter les moyens en les aſſaſſinant. Tout Paris ſait qu'à cette époque la police étoit ſi mal adminiſtrée, que l'on fabriquoit de faux billets de la Maiſon de ſecours dans toutes les priſons, & l'on mettoit indiſtinctement un homme qui étoit pour un petit délit avec le grand criminel. Un jeune étourdi fut incarcéré pour

avoir fait des dettes sous le nom de son père ; il fut mis à la Force, & delà au Châtelet, alors maison d'arrêt (1). Arrivé dans cet endroit, quelle fut sa surprise ! il y vit fabriquer de faux billets de toute valeur ; les plus fameux voleurs vivoient dans l'abondance, pendant que le malheureux qui savoit résister au crime étoit dans la misère, & avoit à peine du pain pour sa subsistance. Le cœur navré, ce jeune homme écrit à Pétion, alors Maire de Paris, & lui dénonce les fabricateurs & les chambres où l'on fabriquoit. Des visites furent faites ; une immensité de billets fut trouvée ainsi que quelques planches. Alors Pétion, soit par politique ou autrement, écrivit au dénonciateur la lettre suivante, qui prouve que depuis long-temps on méditoit l'assassinat des prisons.

« J'ai reçu vos deux lettres ; je suis satis-
» fait de votre conduite, mais je ne puis
» rien pour votre liberté, puisque vous êtes
» pour dettes ; si vos parens ne vous en re-
» tirent pas, patientez quelque temps, alors

(1) C'est dans cette Prison où il y a eu le plus de victimes & où on les assassinoit d'une manière plus cruelle.

» j'aurai un moyen sûr de vous en retirer ». *Signé* PÉTION.

Il y a encore beaucoup d'autres faits qui tous prouvent le complot. Un grand nombre de personnes le savoient ; il y a même encore des gens en place qui dirigeoient cet horrible massacre.

Quelque temps après la nuit du 2 au 3 septembre, je fus envoyé par le Gouvernement à Londres, comme Agent secret. J'allois souvent manger dans une taverne appelée le Canon, *Jermin-Street* ; là se trouvoit un grand nombre d'émigrés, dont la plûpart ne mangeoient qu'une fois en vingt-quatre heures, à une table d'hôte, moyennant un *schelin six pences*, qui font trente-six sous de France. Je m'y trouvois souvent pour les entendre jaser ; ils me prenoient pour un Négociant françois, mais fort aristocrate. La conversation vint à tomber sur le massacre de septembre ; un certain Marquis, qui passoit parmi eux pour un homme très-profond, dit en souriant : Ma foi ! Messieurs, je ne vous dissimulerai pas que depuis long-temps je savois qu'il devoit arriver un massacre, sans en connoître positivement l'époque, &

je vous promets que nous devons désirer qu'il se fasse souvent en France de pareilles horreurs ; car, sans y penser, les auteurs entrent parfaitement dans nos intérêts. Il faut être de bonne foi entre nous ; si les françois s'entendoient bien, s'ils suivoient strictement leurs lois, & qu'ils respectassent leurs prétendus droits de l'homme, nous pourrions bien renoncer à l'espoir de retourner dans notre pays. L'opinion est contre nous, ensuite les peuples voisins pourroient bien les imiter ; mais nous n'avons pas cela à craindre, les horreurs qu'ils commettent font voir la révolution d'un mauvais œil. Après un tel langage, je laisse la réflexion aux vrais amis de l'ordre & de la liberté, & je passe aux faits de cette nuit désastreuse.

Le deux septembre, vers les quatre heures du soir, les Commissionnaires de la prison dirent à l'oreille des prisonniers qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire dans Paris, & qu'ils présumoient que c'étoit pour les prisons ; plusieurs répondirent avec des transports de joie ; Bon, c'est sans doute le peuple qui veut nous mettre en liberté, ou nous envoyer combattre les ennemis. Une heure

après, les Guichetiers vinrent dirent qu'il falloit se précautionner pour le soupé, vu qu'on alloit bientôt fermer. Cela donna de l'inquiétude; on ne savoit à quoi l'attribuer. Quelques-uns eurent la curiosité de regarder par une grille qui donnoit dans le guichet; ils virent entrer deux hommes à moustaches, qui demandèrent à parler au Concierge que l'on fit descendre; ils lui parlèrent bas : & lorsqu'ils eurent finis, cet homme respectable fit un frémissement, & leva les mains au ciel. Les deux particuliers à moustaches apperçurent les prisonniers curieux, & tirèrent le sabre pour les faire descendre; ceux-ci, forcés d'obéir, descendirent & rapportèrent ce qu'ils avoient vus à leurs compagnons d'infortune. La crainte s'empara dans le moment de tous les esprits; l'espérance ensuite y fit place. Ce sentiment, bien cher à des malheureux, fit qu'ils rentrèrent, comme à l'ordinaire, chacun dans leur chambre; on les compta comme de pauvres brebis, & on les enferma. Une fois rentrés, on se mit à souper; chacun donnoit son avis sur ce qu'on avoit vu, & sur la fermeture des chambres qui se faisoit de meilleure heure qu'à l'ordinaire: aucun ne pouvoit dire le vrai motif,

tant ils étoient éloignés de ſoupçonner qu'on viendroit les aſſaſſiner. Sur les onze heures du ſoir, les chiens aboient avec force, la voix rauque des Guichetiers ſe fait entendre, tout le monde ſe réveille en ſurſaut, & chacun va aux grilles pour voir ce qui ſe paſſe. On voit des gendarmes & d'autres perſonnes dans les corridors avec des ſabres, une torche à la main, & les redoutables clefs qui annonçoient qu'on venoit chercher quelqu'un. En effet, on fit deſcendre les priſonniers ſix à ſix; ils gagnèrent le guichet, & quelques minutes après, on entendit crier dans la rue vive la Nation. Ce cri fit naître la joie la plus grande parmi les priſonniers, qui ſe mirent dans la tête qu'on les envoyoit aux frontières, & ils crièrent de toute leur force : vive la Nation! allons aux frontières. Cette douce erreur dura à peu près deux heures, que l'on employa à aſſaſſiner les victimes de la partie oppoſée de la priſon; après quoi le moment fatal arriva. O vous, ames ſenſibles, qui entendrez ce récit déchirant, & qui ſans doute verſerez des larmes, conſolez-vous, ce n'eſt pas le peuple qui a commis ces forfaits, mais bien des ſcélérats qui ont abuſés de ſon nom!

Les aboyemens des chiens redoublent, les assassins ivres ouvrent le guichet & entrent tout sanglans dans la cour, tenant à la main leurs sabres, prêts à immoler la première victime qui va se présenter ; plusieurs montent accompagnés des guichetiers qui craignoient eux-mêmes pour leur propre vie. On entend rouler les énormes verroux ; sept à huit fantômes paroissent, ils étoient couverts de sang, ainsi que le glaive qu'ils portoient ; leurs traits étoient effacés par son jaillissement, & on ne reconnoissoit en eux rien qui tint à l'humanité. D'une voix effrayante ils ordonnèrent à leurs victimes de sortir. L'un d'eux qui ne vouloit pas qu'une seule s'échappât, enfonça son sabre dans les paillasses & fit des menaces terribles à ceux qui oseroient le tenter. Tous descendirent dans la cour comme de pauvres agneaux : ils s'embrassoient en se faisant les derniers adieux. Un guichetier se promenoit rêveur, plusieurs malheureux se jettèrent à ses pieds en lui demandant grace : cet homme quoique naturellement dur, frémit & ne put s'empêcher de verser quelques larmes : ainsi qu'on juge du tableau. Les assassins, tous furieux, saisissent leurs victimes, & les conduisent entre les deux guichets. C'est là,

grand dieu ! que l'on éprouvoit toutes les angoiſſes de la mort la plus cruelle ; d'un côté on voyoit des cannibales armés de ſabres & de piques toutes rouges, la rage peinte ſur la figure, & qui n'attendoient que le moment de frapper ; de l'autre, c'étoit une eſpèce de comptoir garni de brocs de vin & de verres enſanglantés ; pluſieurs individus étoient debout & demandoient aux Priſonniers leur nom, après quoi on les faiſoit paſſer à la porte où ils étoient aſſaſſinés. Leurs cris plaintifs venoient accabler les malheureux qui attendoient leur tour : on ne leur donnoit pas le temps de s'expliquer, une voix terrible prononçoit ces mots : qu'on le conduiſe.... Ce ſpectacle déchirant fit perdre connoiſſance à beaucoup de peres de famille & d'honnêtes Citoyens détenus ſeulement par ſuſpicion ; ils furent ſacrifiés. Le jeune homme dont nous avons parlé l'auroit auſſi été, s'il n'eût conſervé la préſence d'eſprit, en diſant aux aſſaſſins qu'il étoit pour dettes, & que ſi on lui ôtoit la vie, on lui raviſſoit en même tems la douce ſatisfaction de payer ſes créanciers ; tous alors s'écrierent : C'eſt juſte il ne faut pas le tuer, & il fut mis au nombre des victimes échappées à leur rage. Ils continuèrent juſqu'à quatre heures du matin

à égorger, & ceux que l'on avoit mis de côté étoient toujours entre la vie & la mort. Ils voyoient paſſer leurs camarades de chambres, & une minute après entendoient leurs gémiſſemens qui étoient toujours ſuivis des cris répétés de vive la Nation. Enfin après les plus grandes recherches, & ne trouvant plus perſonne, un des chefs des aſſaſſins aborda le concierge, & lui dit, en lui montrant ſon ſabre encore tout fumant: tiens il en a mis bas plus d'une centaine, & ſi tu nous caches quelqu'un il va te ſervir à toi-même. Cet homme reſpectable, lui répondit avec le calme que donne la ſeule vertu: je ne crains pas tes menaces, je ſais que ma vie eſt entre tes mains, mais je ne cache perſonne. Satisfait de cette réponſe, il va rejoindre ſes camarades qui ordonnèrent qu'on amenât devant eux ceux qui devoient la vie à leur clémence, & ils leur ſignifièrent qu'ils avoient bien le droit de mettre à mort ceux qu'ils croyoient coupables, mais qu'ils ne pouvoient pas donner la liberté aux autres, & qu'il falloit qu'on les mît dans les cachots juſqu'à nouvel ordre, ce qui fut exécuté. Un quart d'heure après, on entendit les guichetiers ouvrir les portes en criant en liberté : la joie s'empara de tous les cœurs,

mais elle n'étoit pas bien pure : on craignoit que ce ne fût une feinte dont les scélérats se servoient pour mieux accabler leurs victimes. Tous cependant volèrent au guichet en tremblant, & le Président, après avoir fait faire silence, leur adressa ce discours : le peuple nous a nommés pour rendre justice, vous voyez aussi que nous avons sçu distinguer l'innocent d'avec le criminel (1) ; que cet exemple soit toujours devant vos yeux ; nous vous rendons la liberté, & pour qu'en sortant on ne vous assomme pas, vous crierez vive la Nation, & tous les membres de la société auront un Prisonnier sous le bras dont ils répondront sur leur tête. Ce discours étant fini, on entendit des cris mille fois répétés de vive la Nation, & on sortit aux acclamations des spectateurs : mais à peine a-t-on fait dix pas, qu'on apperçoit sur le pont-au-change les cadavres de trois cents malheureux mutilés & dont le cœur de quelques-uns palpitoit encore : qu'on juge de l'impression que cela pouvoit faire sur des victimes échappées à un tel sort.

Toutes les Prisons de Paris furent la proie

(1) Sur trois cents trente prisonniers, il n'en réchappa que trente dont la moitié étoient des voleurs.

de ces monſtres, dont le ſouvenir fait frémir d'horreur, mais aucune n'offre un tableau auſſi effrayant que celle du Châtelet.

FIN.

Nota. Je viens d'apprendre qu'on s'étoit permis d'arrêter quelques Colporteurs de la premiere édition de cet Ouvrage, motivé ſur ce qu'il n'étoit pas ſigné. Comme je dois être ſeul reſponſable de mes écrits, je déclare que j'en ſuis l'Auteur, que ma demeure eſt rue Marat, n° 24, & je ſigne.

VANDERMAESEN.

Ce 25 Frimaire, an 3e.